

Schizophrénie narrative

Elephant Song

François D. Prud'homme

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Prud'homme, F. D. (2015). Review of [Schizophrénie narrative / *Elephant Song*]. *Séquences*, (294), 21–21.

Elephant Song

Schizophrénie narrative

Dans cette adaptation de la pièce de Nicolas Billon, l'espace schizoïde d'un huis clos et un protagoniste à la psychologie complexe sont les deux piliers sur lesquels s'appuie la réalisation de Charles Binamé afin d'installer un duel enlevé et inattendu. Malheureusement, et malgré tout le bien qu'on puisse en dire, la chute du récit n'atteint pas le seuil d'intensité qui s'établit dans le temps et dans l'espace de cette rencontre entre les traumatismes d'un patient amoureux de son thérapeute et la naïveté candide du psychiatre chargé d'élucider la disparition de ce dernier. À la toute fin, il semble que le spectateur sorte de la projection avec une curieuse sensation d'incomplétude, d'inabouti.

FRANÇOIS D. PRUD'HOMME

Le **Piège américain** (2008) n'avait pas satisfait les attentes du public malgré une certaine esthétique cinématographique et une intrigue qui participaient de la notion du thriller américain. Le drame biographique de Lucien Rivard avait été traité avec une trop grande distance par les scénaristes (Fabienne Larouche et Michel Trudeau) et, comme plusieurs critiques l'avaient fait remarquer à l'époque, le scénario n'arrivait pas à égaler la qualité de la réalisation. Heureusement, avec **Elephant Song**, Charles Binamé ne répète pas la même erreur. Plutôt que de miser sur un scénario original, il parie cette fois-ci sur un récit qui a déjà fait ses preuves sur les planches; Binamé a même chargé l'auteur Nicolas Billon d'adapter sa première œuvre théâtrale pour le cinéma. Néanmoins, à l'instar de la pièce, l'intrigue du film passe un peu à côté de l'état de crise auquel on s'attend au moment du dénouement et, malgré tout le bouleversement institutionnel et psychologique causé par un geste sournois et sans appel, la fin tombe un peu à plat.



Prendre possession de notre propre psyché

L'intensité dramatique s'installe pourtant rapidement grâce au jeu impeccable et impressionnant de Xavier Dolan (décidément!), à fleur de peau dans le rôle de Michael Aleen, un patient intelligent et mythomane qui mène le directeur de l'hôpital psychiatrique par le bout du nez. La spatialité restreinte dans laquelle se déroule l'interrogatoire (le bureau du docteur disparu) laissait pourtant peu de place à l'interprétation corporelle, mais autant le scénario que les acteurs dirigés par Binamé utilisent cet espace comme vecteur d'inconfort, de faux-semblant et de tromperie. Les personnages deviennent

comme prisonniers du cabinet en donnant l'impression qu'ils n'en sortiront pas vivants. Cette exigüité prend même part au jeu lorsqu'elle devient l'émulation de l'inconscient du Dr Green, aussi perdu dans les affaires d'un collègue que dans ses propres pensées, retranché derrière ses airs d'administrateur sous la pression manipulatrice d'un patient dont il ignore jusqu'au dossier médical. Charles Binamé profite de l'avantage que ce huis clos peut lui apporter en faisant occuper tout l'espace par le personnage de Xavier Dolan et en restreignant la place occupée par Bruce Greenwood; Aleen maîtrise parfaitement son environnement, ce qui lui permet de repousser les limites de la réalité et de prendre possession du temps en entrant dans la psyché du Dr Green et en jouant sur sa naïveté et son ignorance.

Les gros plans très rapprochés des visages et l'utilisation d'une courte profondeur de champ permettent enfin au réalisateur de communiquer l'ampleur des émotions de ses personnages; cette stratégie cinématographique favorise ainsi l'identification du spectateur avec la vraie victime de cette situation, le Dr Green. Le personnage de Aleen est complexe et le fait de passer deux heures avec lui dans un cabinet de psychiatre, de le suivre dans ses élucubrations, fabulations et mensonges finit par étourdir: le patient prend soudainement possession de notre propre psyché. On cherche une explication à cette disparition mystérieuse dont on soupçonne le patient d'être la cause, mais rien dans les dialogues qui construisent toute l'histoire ne permet d'envisager une solution et on reste autant à la merci de l'esprit tordu d'Aleen que le docteur lui-même. Malheureusement, toute cette accumulation d'incertitudes et d'indéterminations autorise le spectateur à espérer une fin à la **Se7en** (1995), mais malgré la fatalité des manigances de Aleen, il semble y avoir une baisse d'intensité entre le déroulement et la conclusion de cette histoire d'enquête psychologique. ➤ **Cote: ★★★½**

■ LA CHANSON DE L'ÉLÉPHANT | **Origine:** Canada – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 50 – **Réal.:** Charles Binamé – **Scén.:** Nicolas Billon, d'après sa pièce – **Images:** Pierre Gill – **Mont.:** Dominique Fortin – **Mus.:** Patrick Dubuc, Gaëtan Gravel, Marc Ouellette – **Son:** Michel B. Bordeleau, Claude Beaugrand – **Dir. art.:** Denis Hamel, Danielle Labrie – **Int.:** Bruce Greenwood (Dr Toby Green), Xavier Dolan (Michael Aleen), Catherine Keener (Infirmière Susan Peterson), Carrie-Ann Moss (Olivia Green), Colm Feore (Dr Lawrence) – **Prod.:** Richard Goudreau, Lyse Lafontaine – **Dist. / Contact:** Séville.